

Histoire de la Seigneurie de Spiegelberg ou des Franches-Montagnes

Autor(en): **Daucourt, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **5 (1902)**

Heft 244

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-251776>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

Porrentruy

Porrentruy

TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

TÉLÉPHONE

LE PAYS 30^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

30^{me} année LE PAYS

HISTOIRE

DE LA
SEIGNEURIE DE SPIEGELBERG OU DES
FRANCHES-MONTAGNES

PAR

A. DAUCOURT, curé de Miécourt.

« On vint ensuite dîner à la cure, où on se trouva 32 personnes à table. Pendant le dîner la musique se fit entendre. M. l'Abbé fit distribuer aux musiciens de l'argent pour boire à sa santé. »

« Le Père Prieur présida aux vêpres, qui furent chantées en musique, ensuite il donna la bénédiction. »

« Ainsi finit la fête de la translation de Saint Vénuste, martyr, dans notre église de Saignelégier; ainsi l'atteste Jean-Jacques Laporte curé et recteur du dit lieu. » (*)

Pour fortifier la foi, les princes-évêques de Bâle avaient fondé deux couvents de Capucins à Delémont en 1630 et à Porrentruy en 1658. Ces bons religieux, si populaires, parcouraient les Etats de la Principauté et y donnaient des missions qui eurent un immense succès. Des Pères du couvent de Porrentruy étaient arrivés au Noirmont où pendant plusieurs semaines ils prêchèrent

(*) En 1760, l'abbé Aubry, qui était peintre, fit un beau tableau de St-Vénuste, à la demande du curé Broquet.

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 2

LE GUIDE DE L'EMPEREUR

PAR

RENÉ BAZIN

Ce qui la faisait sourire, ce n'était pas l'occupation à laquelle se livrait M. Audoin, ce n'était pas même l'application qu'il apportait à cette besogne, la passion de l'astiquage qu'il avait gardée de son ancien métier. Véronique pensait tout simplement et tout bonnement: Comme il souffre de ne plus être soldat! Comme il veut être beau pour la revue! Et sur le visage où apparut cette pensée, il y eut au même moment une grande pitié, une promesse de se dévouer, une tendresse jeune et maternelle. Véronique, qui se savait laide, qui se savait pauvre et ne se faisait pas d'illusions sur le

devant des foules arrivées de tous les villages de la Montagne et même des contrées protestantes environnantes. Leurs prédications étaient tellement goûtées que l'église de cette localité se trouvant trop petite, il fallut dresser la chaire en plein air. Le peuple s'attacha bien vite aux disciples du Séraphique Saint François et il désira un établissement de ces religieux dans une localité de la Franche-Montagne. Un nommé Louis Joseph Baume possédait au village du Noirmont une belle et grande maison. Il la céda volontairement, avec tout le terrain alentour, les jardins et autres appartenances pour la fondation d'un couvent de Capucins, ou tout au moins pour un hospice avec deux ou trois Pères. D'autres fondations vinrent s'ajouter à celle de Louis Baume, les dons affluaient et même un bon nombre de protestants de Tramelan, de l'Erguel et de la principauté de Neuchâtel apportèrent leurs oboles et des dons pour la bâtisse de l'église et du monastère. Toute les communes de la Franche-Montagne approuvèrent cette fondation et s'adressèrent aux Supérieurs de l'Ordre en Suisse pour obtenir définitivement un couvent au Noirmont. Les Supérieurs de la Province Suisse, réunis à Baden, en Argovie, donnèrent leur approbation à l'érection de la maison du Noirmont, moyennant la ratification du prince-évêque de Bâle, souverain territorial de ce pays. Ce projet, si favorable à ce peuple, rencontra les plus grandes difficultés à la cour de Porrentruy. Le Prince trouvait que les deux couvents de Porrentruy et de Delémont suffisaient aux besoins religieux de

peu de chances qu'elle avait d'être aimée, n'avait pas d'expression plus fréquente ni plus naturelle que cette expression de tendresse protectrice. Toute petite, elle avait aimé maternellement ses poupées; un peu plus tard, ses camarades de jeux, ses amies de la première communion; à présent, elle aimait de même son père qui vieillissait, en qui elle devinait je ne sais quelle détresse et quelle faiblesse pareille à celle des enfants. Cette femme de vingt-deux ans, quand elle passait dans la rue, ne disait pas avec ses yeux: « Aimez-moi »; elle disait le plus souvent: « Respectez-moi, je suis une pauvre et une vaillante » elle disait quelquefois: « Vous souffrez? De quel secours puis-je vous être? » Ces yeux-là, les heureux de la vie les trouvaient graves; les malheureux les trouvaient doux. Elle considéra donc, avec cette tendresse calme et miséricordieuse, l'homme qui eût manqué de tout s'il n'avait pas eu Véronique; elle vit qu'il était absorbé par cette opération machinale: faire reluire la tige d'une botte, et elle se remit à étudier, pour ses élèves du lendemain, une romance de Tagliafico.

ses Etats. Les gens de la Montagne ne se rebuèrent point. Après plusieurs demandes inutiles pour obtenir le consentement du Prince, la commune du Noirmont tenta une dernière démarche pour le maintien des Capucins dans ce village, où ils s'étaient déjà établis. Les paroissiens adressèrent au Prince une touchante supplique, le 1^{er} juin 1746, revêtue des signatures de 87 notables du Noirmont. Cette pièce curieuse, qui se trouve aux archives de l'Evêché, à Berne, mérite d'être rapportée.

Révérendissime et Illustrissime

Très-Gracieux Prince et Seigneur:

« Les paroissiens du Noirmont qui sont les soussignés remontent en toutes humilités au III: R^{me} la grande désolation et le triste état dans lequel ils se trouvent présentement de se voir privés de nos R. P. Capucins et d'apprendre qu'ils doivent nous quitter pour ne plus demeurer ni résider au dit Noirmont, c'est ce qui cause cette grande désolation envers les très humbles rencontrant de se voir privés d'un si grand trésor que l'on a eu l'honneur de posséder par ci devant avec plaisir et grand consentement, car les très humbles remontrant assurément à Votre Altesse en foi de vérité que ces Révérends Pères sont à grands profits et utilités de salut des âmes. Ce sont des personnes édifiantes, vertueuses et exemplaires et il semble qu'on est déjà comme dans un autre monde par leur édification, prédication et instruction que les très humbles rencontrant et généralement tous vos sujets de la Montagne ont l'honneur d'entendre de ces bons Pères, car c'est un plaisir et

Les paroles sonnaient à peine et seulement par intervalles dans le vacarme du vent; elles ne répondaient à aucun sentiment de deux êtres qui étaient là, ni du père qui songeait à la revue du lendemain, ni de celle qui chantait par obligation, sans aucun plaisir. C'était la romance banale, faite avec des images de rebut, où les amours s'accrochent à des éternités, où le printemps est nommé. La lampe avait des soubresauts de lumière, à cause du gros temps. La voix de Véronique, un peu lasse, un peu enroutée dans les notes basses, hésitait par endroits ou se reprenait. En vérité, elle eût semblé ridicule à ceux qui n'auraient pas connu la vie, cette romance que personne n'avait plaisir à entendre, et qui mêlait des mots d'amour à l'ouragan, dans la ville accablée.

Et pourtant c'était le métier sacré, l'outil qui donnait le nécessaire et même un peu de superflu à M. Audoin et à sa fille. Il fallait préparer la leçon du lendemain, apprendre quelque romance nouvelle, pour plaire à la chentèle très peu artistique que pouvait donner la petite ville frontière. Véronique était professeur de chant